2me ANNÉE—No 11 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 5 SEPTEMBRE 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

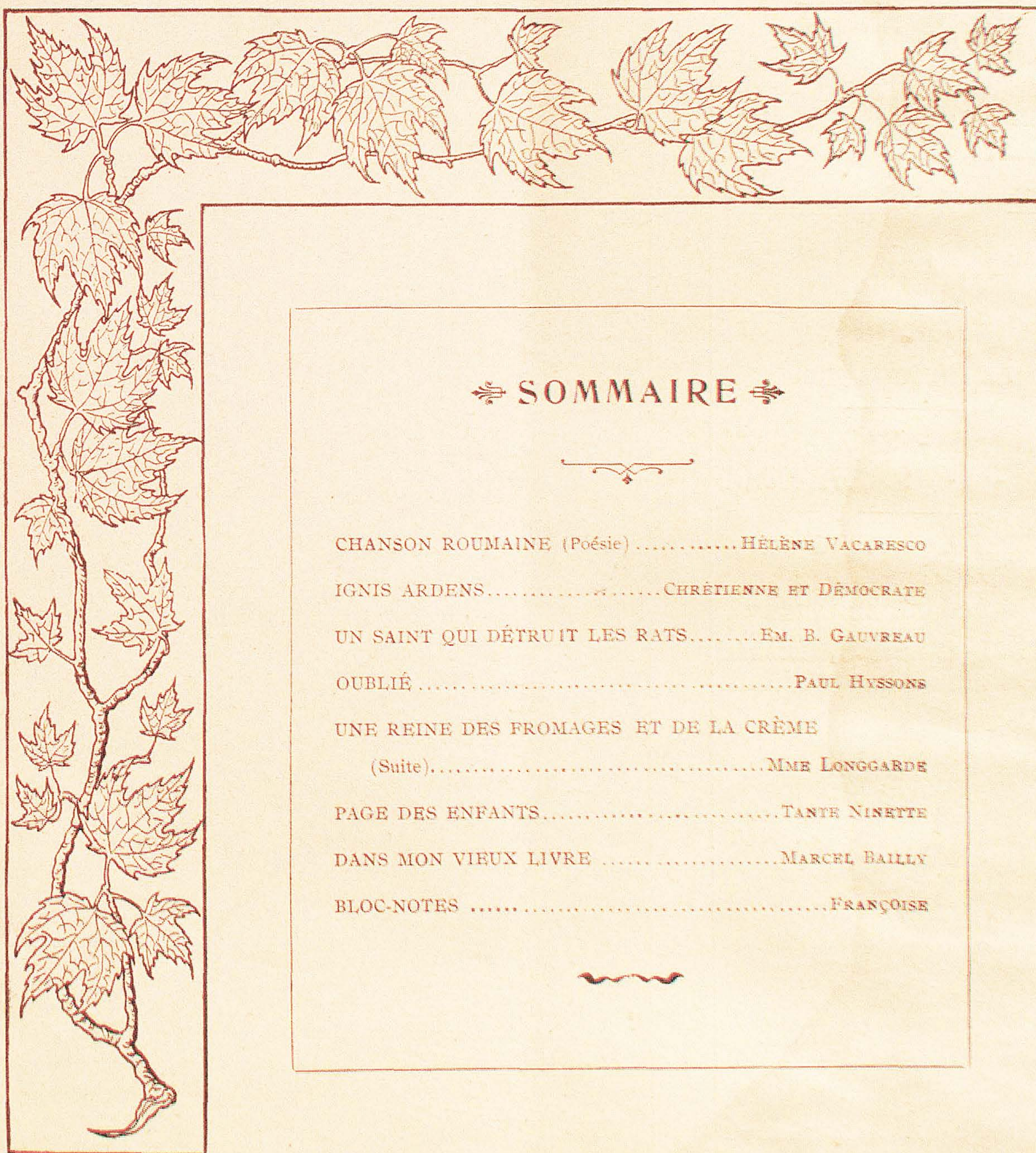
DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

J. G. YON

Editeur et Importateur de Musique et d'Instruments

Le PLUS GRAND CHOIX de MUSIQUE au CANADA

1732 STE-CATHERINE

Tel. Bell, Est 1710

MONTREAL

Un assortiment considérable de musique en feuilles et en recueils, ainsi qu'un assortiment complet de l'édition de SCHIRMERS, PETERS et LITOLFF.

Musique pour Piano, Orgue, Violon, Violoncelle, Guitare, Mandoline, Banjo, Cornet, Flûte, Clarinette, Fanfare et Orchestre. Musique religieuse, etc.

Et aussi un assortiment de Violons, Violoncelles, Guitares et Mandolines, etc.

Cordes pour tout instrument et accessoires.

Fournisseur des Collèges et Couvents du Canada et des Etats-Unis. Catalogue expédié sur demande.

Theatre des Nouveautes

Telephone, Est 1395

COIN STE-CATHERINE ET CADIEUX.

Semaine du 7 Septembre

LE VERTIGE Comédie en 4 actes de Michel Provins.

Débuts de toute la troupe.

Prix, 75, 50, 25 et 15 cts. Loges, $1.00 et 50 c.

MATINEE SAMEDI

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE - CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture . .

663 RUE ST-DENIS

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 663 rue St-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)

Photographies de tous genres

QUERY FRERES

Photographes

10 Côte St-Lambert - Montréal

FEU MARINE

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

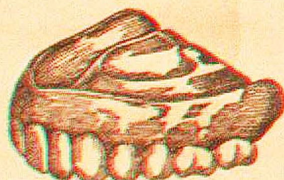
Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST - SACREMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON, EXPEDIEES FRANCO PAR LA POSTE AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN

1688 RUE ST CATHERINE

MONTREAL.

2ME ANNÉE—No 11 SAMEDI, 5 SEPTEMBRE 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

CHANSON ROUMAINE

LE CŒUR ENDORMI

Ne pars pas ce soir car une étoile est tombée ;
Tu ferais mieux d'attendre le soleil.
L'odeur du foin fauché monte de la plaine.

L'enfant aux dents blanches portait un couteau
Tout près de son cœur,
Et le couteau est entré dans le cœur de l'enfant
Et son cœur s'est endormi dans le sang,
Et la mère a retiré le couteau du cœur de l'enfant
Sans réveiller le cœur ;
Et elle a dit : " Qui me rendra mon enfant ?
Qui me mettra près de lui dans la tombe ? "
Et le cœur ne s'est point réveillé,
Et on a mis sous terre l'enfant dont le cœur s'était endormi
Et une fois qu'il fut sous terre,
Le cœur s'éveilla et dit : " Ce n'était pas encore
L'heure du sommeil.
Ma petite mère, viens me dire pourquoi je me suis endormi
Avant l'heure du sommeil.
T'avais-je dit que j'étais fatigué,
Pour me faire ainsi endormir ?
Ma petite mère, pourquoi n'es-tu pas là,
A me chanter une chanson,
Puisque je me réveille ?
J'ai soif des fleurs et de ton sourire ?
Et de la maison qui est tournée vers la forêt,
Et de mon père qui porte la bêche sur son épaule,
Ma petite mère, viens me dire pourquoi je me suis endormi
Avant l'heure du sommeil."

Ne pars pas ce soir car une étoile est tombée ;
Tu ferais mieux d'attendre le soleil.
L'odeur du foin fauché monte de la plaine.

HÉLÈNE VACARESCO.

Ignis Ardens

LES peuples, délivrés de l'angoisse de l'attente, ont enfin acclamé l Elu !

Déjouant les calculs diplomatiques, désabusant les ambitions trop humaines, l'Esprit de lumière s'est glissé à la sourdine dans les cœurs cardinalices, pour accomplir ce coup d'Etat superbe, d'une royauté selon les vues divines.

Groupant les certitudes universelles, le *veto* providentiel de l'empereur d'Autriche est venu, malgré les révoltes intérieures des Eminentissimes, faire pencher la balance du bon côté, donnant à l'humanité laborieuse du vingtième siècle le guide prudent, bienveillant et ferme dont elle a si pressant besoin.

Vraiment, le pouvoir apostolique légué à Pierre est admirable et divin ! Se transformant dans son immuabilité, il suit l'évolution humaine d'étonnante manière, il correspond à tous les besoins et à tous les temps.

Il apparaissait, de prime abord, aux sceptiques de l'orgueil humain, qui avaient dû cependant courber la tête sous l'éblouissant esprit de Léon XIII, que cet Homme lumineux ne trouverait pas de successeur digne de lui et voyez pourtant que la gradation est encore ascendante. Car, Léon XIII fut le Grand et l'autre, Pie X, sera le *Bien-Aimé*....

Depuis son avènement de si récente date, déjà, il a ouvert au monde une ère nouvelle d'amour évangélique, de paix chrétienne ; et dans le patriarche silencieux de Venise, voici qu'il se découvre un diplomate de grand caractère, de haute et puissante allure.

Vraisemblablement aussi la personnalité d'urgence immédiate pour le soutien de l'Eglise, le plus souple et le plus propre à maintenir et affermir le dogme de l'infaillibilité.

Sur le seuil de la papauté, le cardinal Sarto a laissé entendre cette plainte touchante, naïf adieu à sa liberté perdue, dernière vibration de sa vie séculière haute et pure : "Ce que je regretterai le plus ce sera mes promenades dans la campagne ! Ce sera de ne plus entendre la voix grave de la mer, de ne plus la regarder jamais !"

Or, Dieu retire d'une main et accorde de l'autre !

Et le Grand Prédestiné, quittant à jamais pour ouvrir son cœur d'apôtre à l'univers, Venise la superbe et la mer bleue de ses rêveries et son peuple aimé de Saint-Marc, sent venir à lui pour le consoler infiniment, une autre mer plus merveilleuse, plus vibrante et plus digne encore d'attirer son attention : c'est le flot mondial clamant ses ondes frémissantes dans la poussée vers son trône de tous les cœurs de toutes les nations ; faisant un appel ardent à ses lumières, à sa force surnaturelle....

Enfin les peuples viendront ! et les races se tiendront par la main, dans une entente fraternelle ! et les rois s'humilieront ! C'est le règne de la douceur qui commence, la pure loi d'amour qui s'accomplit. La divine paix du Christ se lève sur le monde pour apaiser l'humanité en détresse.

Pie X a dit déjà, entrevoyant sa lourde tâche : "J'aurai beaucoup à faire, beaucoup à apprendre, je devrai travailler ardûment !" et c'est juste ! Rien qu'à l'égard de la France, on reste effrayé des obstacles qui surgissent et se dressent menaçants. Léon XIII s'étant rendu jusqu'aux limites des extrêmes tolérances, on se demande quelle politique avisée, quelles tactiques ingénieuses vont remettre les choses à l'ordre et à leur place rétrospective.

Ici le tempérament démocratique de Pie X semble devoir être le principal facteur des réconciliations durables. Allant vers le peuple, il paraît équitable qu'en retour les peuples aillent à Lui.

La naissance quasi obscure du cardinal Sarto accentue encore sa ressemblance, non seulement avec le premier vicaire de J.-C., mais lie davantage le serviteur au Maître et confirme le choix fait au Vatican.

Choix, qui dans la surprise de la première heure, a fait sourire un rien dédaigneusement, certaines fières lèvres aristocratiques... mais, l'exemple venu de haut lieu a fait s'épanouir ce sourire, si incongrument commencé, dans la plus parfaite et respectueuse satisfaction.

Béni soit cet Homme modeste d'hier qui a préparé dans le recueillement et l'humilité le règne de son Dieu.

C'est donc une curiosité bienveillante, en somme, qui se tourne vers la Ville Eternelle.

Dans Rome même, la royauté rivale de Victor-Emmanuel offre une énigme piquante dans la haute estime qu'elle gardera du cardinal Sarto.

L'Autriche est toute liée au nouveau titulaire, par son intervention au Conclave.

L'Allemagne boude comme un enfant qui a obtenu à peu près ce qu'il voulait ; ces colères-là ne sont qu'apparentes et l'empereur Guillaume ne demande qu'à se rapprocher de la papauté.

L'Angleterre poursuivra, là comme ailleurs, comme en France, comme en Irlande, son œuvre pacificatrice, née de l'élan splendide, de la pensée audacieuse et fière de son souverain Edouard VII.

L'Amérique, elle, attend et espère, prévoyant que c'est en elle que s'accomplira les grandes promesses.

La France impie et sectaire, seule hélas ! gronde et menace ; mais sa clameur se perdra bientôt—il est impossible qu'il en soit autrement,—dans le zèle enthousiaste de l'autre France, la grande, la suave et la bénie. Au plus beau sourire de Dieu.

Donc, cet homme au cœur pieux, à la science paisible, à l'éloquence onctueuse et savante, va accomplir la tâche incomparable qui est de faire venir à lui, c'est-à-dire à J.-C., toutes les nations de la terre, par sa charité douce, attirante et suprême. C'est en cela que va s'accomplir la prophétie d'Ignis Ardens ; feu dévorant de pitié, de fraternelle tendresse, qui va monter, se répandre, enserrer le monde et l'étreindre définitivement dans la paix, espérons-le.

Tandis que l'*Autre* qui vient de partir si doucement, sans doute a eu ce prophétique aperçu de l'accomplissement de sa haute et obstinée idée : l'achèvement de l'œuvre du Créateur dans ses créatures.

Gloire au très Haut, Hosanna sur la terre, le pape est vivant ! Il règne sur les rois, sur les tristes, sur les souffrants, sur les pauvres ! Pape blanc, je te salue... j'embrasse *ta mule* immaculée avec ardeur, avec humilité et tendresse, moi, l'humble et presque indigne, comme autrefois, la pécheresse amoureuse et repentante, embrassait ton pied royal, ô Christ de Gâlit. Et je me console de ce que ma voix obscure et lointaine, ne résonnera pas à ton oreille indulgente, saint pontife, en songeant que du moins et sûrement, je suis une des vagues humaines qui ondulent le bruit harmonieux et doux de la foi admirative....

CHRÉTIENNE ET DÉMOCRATE.

L'esprit des bêtes. —Un naturaliste nous raconte la singulière histoire d'un héron apprivoisé en Angleterre.

Ce héron avait perdu sa femelle, et sa douleur était vive. Pour se distaire sans doute de son chagrin, il se donna une occupation et se constitua le berger du village.

A lui seul il ramenait le bétail à l'étable, mais cela ne lui suffisait point, car il lui restait beaucoup de temps libre. Il s'occupa donc du poulailler, au point de vue de l'ordre et de la police : il surveillait la population de la basse-cour, mettant le holà aux querelles et chassant les combattants qui troublaient la paix générale.

Ce héron savait aussi fort bien surveiller un cheval attelé : à la moindre velléité de départ l'oiseau donnait du bec sur les naseaux du quadrupède et lui persuadait ainsi de rester tranquille.

L'éleveur assure qu'il fit mieux encore. Un jour que deux jeunes veaux s'étaient échappés et avaient fui à plus de trois kilomètres du chemin où ils auraient dû passer, le héron, voyant qu'il ne pourrait les ramener, s'installa auprès d'eux et les garda jusqu'à ce qu'on vint les chercher.

Un saint qui detruit les rats

Amicalement dédié à l'abbé A. Guay, St-Denis, Montréal.

NOS ancêtres n'avaient pas toutes nos machines, mais y suppléaient—dans beaucoup de cas—par une foi très vive en Dieu et les saints.

C'était un puissant levier qui soulevait bien des obstacles—voire même des montagnes—mais que la dynamite a remplacé, non sans danger.

Dans leur croyance naïve en cette Providence, bonne aux hommes et aux bêtes, ces preux d'antan avaient divisé la machine, *qui n'était pas encore ronde*, en départements, en portefeuilles, à la tête desquels Dieu, sans doute, avait placé des anges et des saints comme ministres des affaires d'ici-bas.

Chaque royaume avait son Protecteur, chaque ville son Patron, chaque église son Titulaire, chaque rue, chaque maison ses Gardiens. Sous la protection de ces puissants amis de Dieu, il faisait bon, vivre, travailler, prier, se reposer. En ce temps-là, un saint était ministre des Travaux publics; les portefeuilles du beau temps et des tempêtes, de la paix ou de la guerre, des joies ou des chagrins domestiques étaient aux mains des Bienheureux.

Et pourtant, les affaires ne chômaient pas plus que les pétitions. On ne payait pas sonnant, mais on croyait ferme; surtout on savait remercier—Hélas! c'est à nous faire sourire, nous qui avons été les *fins* du dix-neuvième siècle.

Saint Grégoire est bien ennuyé de trouver une montagne juste là où il voulait bâtir une église; il prie.... et le jour d'en suite, il n'y a pas plus de montagne que sur la main.

Un solitaire n'a plus de quoi subsister, il prie ... et des corbeaux lui apportent du pain.

Les loups ravagent les fermes, saint Antoine les somme, au nom de Dieu, de respecter le bien d'autrui..., et ils donnent la patte en signe de Trève.

Le foyer domestique est solitaire, on n'y entend pas le gazouillement des enfants, on promet un pèlerinage à saint Jacques de Compostelle, ou un cierge à monseigneur saint Denis. et l'enfant tant désiré est obtenu du ciel.

Les reliques des saints portent bonheur; le guerrier ne part pas pour la croisade sans les placer sur sa poitrine, dans la garde de son épée, dans la bride de son cheval.

Les peuples se disputent la posession des corps des Bienheureux. Vers la Palestine s'élancent les chrétiens, ils vont conquérir les lieux sanctifiés par la vie et la mort du Sauveur des hommes, mais souillés par la présence du Turc et de ses mosquées.

Beau temps! âge d'or de la foi! C'était l'époque où les rois faisaient des vœux et les accomplissaient, où les reines descendaient de leurs palais pour aller à la messe, semant l'or dans les mains et la résignation dans le cœur de tous les miséreux qui se pressaient sur leur passage.

Contre les artifices des mauvais esprits, on invoquait la protection du généralissime des armées du ciel, saint Michel; pendant les épidémies, on se recommandait à saint Roch; dans les tempêtes, on implorait sainte Barbe; et que d'objets perdus saint Antoine a-t il fait retrouver!

Au vingtième siècle, personne, croyons-nous, n'a encore remplacé saint Michel, sorti de charge—de sorte que dans plusieurs pays, le démon et ses collègues, sont toujours en vacances. — Le "Bureau d hygiène" prétend remplacer saint Roch... ou son chien (?). Le paratonnerre nous épargne les bons services de sainte Barbe. —Comme les reliques des saints ne sont plus de mode, on porte dans la poche de son veston un bout de corde de pendu, ou une queue de lièvre. C'est très *select* et ça porte bonheur.

Pour les objets volés, pour les cœurs perdus, conspuez saint Antoine! Nous avons un système perfectionné de police pour chercher les premiers; et un grand journal de Chicago qui se fait fort de retrouver, ou, au besoin, remplacer les seconds: cœurs qui oublient, se perdent ou s'écartent, cœurs qui s'envolent... ou convolent.

Toutefois, il ne faut pas être injuste envers notre siècle, cette foi en les saints—corollaire de la foi en Dieu—se réveille. Saint Antoine revient à la mode, il passe dans nos mœurs, c'est de bon ton que de lui demander des faveurs.

Il a beaucoup à faire, en ce moment, pour prendre connaissance de toutes les requêtes jetées à son bureau de poste. Ses réponses favorables se matérialisent en pain; que de pains! que de pains pour les pauvres, les malades, les orphelins!

Autant d'argent d'économisé par la ville pour l'*hôpital civique.... ou la bibliothèque Carnegie...* si elle n'avait pas reçu le coup de grâce!

Saint Expédit est à la disposition des jeunes gens pressés; sainte Anne s'est à jamais acquise la reconnaissance des Canadiens; ses sanctuaires sont un "silencieux, mais éloquent miracle continuel."

Saint Benoit règne sans conteste au royaume des vaches, tandis que saint Blaise surveille les fraîches voix de cristal de nos cantatrices et la gorge de nos professeurs. Quant à la docte sainte Catherine, elle préside toujours, avec une égale sollicitude, aux diplômes des bacheliers et à la confection des coiffes pour les....... là! il ne faut pas m'éloigner de mon sujet.

Tout dernièrement, s'éleva de Montréal, une voix autorisée qui demandait quel saint du ciel on pourrait invoquer contre le fléau des rats?

Il y en a un, assurément, peu connu au Canada peut-être, mais très authentique: le Bienheureux Martin de Porrès.

Pour se débarrasser des rats voici la recette: placez une image bénite du saint dans les endroits infestés—cave ou grenier—et les rats déguerpissent. C'est, du moins, ce que la légende nous apporte du Pérou et du Mexique.

La première fois que je vis sa statue, dans la cathédrale d'Ottawa, je fus bien amusé. Figurez-vous une tête toute noire sur un éclatant costume dominicain. En y allant voir de plus près, je pensais : "*Est-ce par hasard, le séjour trop prolongé dans les caves—où la piété des fidèles l'a suspendu au clou,—qui aurait assombri son visage, ses mains, à un tel excès?*"

J'en étais loin!

Les traits, la chevelure, les yeux et les ongles, tout me prouvait que je reluquais un nègre. Oui, un nègre portant l'auréole des saints—et un américain par-dessus le marché—pour prouver aux amis de la Louisiane que les noirs ont parfois l'âme bien blanche, riche de perfection et d'amour de Dieu; bref, que les Américains sont susceptibles de sainteté et que l'exemple, cette fois, part de bien bas, d'un de leurs esclaves.

Dans un vieux bouquin, j'ai lu son histoire, et c'est après avoir enjambé tout ce préambule que j'arrive à vous la conter.

Martin de Porrès, frère convers, habitait, près de Lima, un couvent de dominicains qui se trouva tout à coup envahi par les rats.

"Ces gueux au nez pointu, rasant la terre, furetant, froids, trottant par saccades, âmes d'êtres malfaisants, aux yeux louches et faux, traînant leur queue longue, écailleuse, nue et rigide."

Les reconnaissez-vous?

Et bien, ces barbares violant la sévérité du cloître, méconnaissant l'avent et le carême, se glissaient dans les cuisines du monastère, attaquaient les provisions de bouches, grains et fruits, crevaient même les tonneaux de vin de messe pour s'enivrer comme des Sioux et faire le sabbat.

Leur audace s'étant accrue avec leur embonpoint, ils profitaient du temps que les pères étaient à chanter Matines pour visiter leurs cellules, rongeant tout, les portes, les meubles, le linge, s'acharnant surtout à amincir la couchette déjà bien mince des moines.

Enfin, les rats pullulaient à un tel point que les religieux avaient résolu d'abandonner le couvent.

Au dernier chapitre que l'on tint, le frère Martin demanda audience. Avec une simplicité qui ne dépare pas la sainteté, l'humble convers sollicita et obtint la permission de s'occuper des rats—ayant promis, au préalable, qu'ils cesseraient leurs dégats.

Voilà frère Martin, inaugurant ses fonctions nouvelles par une assemblée générale dans le cellier, de l'ordre des rongeurs — y compris la famille des muridés, la gente rate, l'espèce des rats noirs, bruns, gris-fer, mulots, souris, sur-mulots — l'arbre généalogique au grand complet quoi?

Le saint leur dit: "Frères rats, "vous avez violé la clôture du couvent, dévoré la subsistance des pauvres, vous êtes devenus ennuyeux. "Au nom de Dieu, votre maître et le "mien, je vous fais défense, à l'avenir, "de toucher à quoi que ce soit. Pour "vos délits passés, vous jeûnerez trois "jours, puis, vous viendrez matin et "soir dans ce cellier, recevoir votre "ration."

Les rats agitèrent leur queue écailleuse, rasèrent la terre de leur museau pointu, de leur moustache raide en coup de vent, disparurent par toutes les fissures de la muraille, et, dans une immobilité profonde, attendirent l'heure assez éloignée de la prochaine collation.

Ils respectèrent les biens des religieux, mais deux fois par jour, on les vit chercher leur pitance des mains du frère Martin et détaler comme des écoliers sortant du réfectoire.

Dieu s'étant plu à manifester les vertus de son serviteur, longtemps après sa mort, l'Eglise le plaça au nombre des saints. L'efficacité de son intercession fut reconnue contre ce fléau si redoutable des souris et des rats. Que de fois son image seule, placée dans les lieux envahis, y a fait maison nette.

C'est la fin de l'histoire.

Pareils traits ne sont ni extraordinaires ni sans précédents dans la vie des saints. Dieu—par un privilège—rendait à ses serviteurs selon son cœur, le pouvoir que nous devrions encore posséder et que possédait Adam avant qu'il mangeât des pommes: celui de commander aux animaux et d'en être obéi.

Saint François d'Assise, un oublié que Léon XIII a retiré des châsses du moyen âge et remis au soleil de notre siècle pour notre gouverne, le saint aimé de l'aimable François Coppée, conversait avec les petits oiseaux, chantait avec eux—en faux bourdon—les louanges du Seigneur.

Au temps de la Thébaïde, on vit souvent des animaux sauvages s'attacher aux ermites du désert et ensevelir leurs dépouilles mortelles quand il ne se trouvait là personne pour leur rendre ce devoir.

Saint Antoine, ridiculisé par les libertins, s'en va prêcher aux poissons de la mer, qui sortent leur tête hors de l'eau et se pressent vers la rive, par ordre de taille et d'importance, pour entendre ce sermon unique dans le département des pêcheries.

Je connais une petite ville où les élévateurs à blé d'un particulier catholique avaient été attaqués par les rats.

Le curé s'en fut bénir les lieux infestés et y plaça l'image du bienheureux Martin de Porrès.

Les rats disparurent plus vite qu'on ne le peut dire, mais pour reparaître, tout à la fois, dans une église méthodiste.

L'évacuation des uns, et la prise de possession de l'autre défrayait toutes les conversations sur la rue qui relie l'église méthodiste aux élévateurs.

"Ce sont encore ces ensorceleurs de catholiques!!!" répétaient, l'un à l'autre, les sévères disciples du sévère Wesley

Le révérend pasteur vint se plaindre. M. le curé sympathisa et l'engagea à user de la recette du frère Martin, recette infaillible, *dans certaines conditions.*

Il parut, pour une fois, vouloir suivre les avis du curé, et se disposait même à prendre l'adresse, quand ce dernier, passant du plaisant au sérieux, essaya de lui expliquer la doctrine de l'intercession des saints, les exemples frappants qui la prouvent à quiconque veut voir clair, et l'application de la dite doctrine, dans le cas du bienheureux Martin de Porrès versus les rats.

Il partit furieux, maugréant contre ces imbéciles de catholiques qui se laissent embêter par leurs curés moyenâgeux!!!...... Le reste, ce fut la porte pacifique et fermée du presbytère qui le reçut.

Ça leur est bien égal aux catholiques de la petite ville; et ce qu'ils rient quand ils se rencontrent sur la rue qui va de l'église méthodiste aux élévateurs!!

Les rats sont partis, tout de même!

EM. B. GAUVREAU,
Curé de Beardsley du Minnesota.

Oublié.

...Les chansons ont leur destin.
Un jour que, fredonnant la nôtre,
Sous sa fenêtre, je revins,
Marinette en chantait une autre.
(TAGLIAFICO.)

"COMME ils s'aiment," disaient les gens, en les voyant passer, la main dans la main. Lui, grand, blond, avec dans les yeux, quand il la regardait, la joie d'un enfant dont on a satisfait le dernier caprice : elle, brune autant qu'il était blond, svelte et si légère, qu'on eût dit que ses pieds ne faisaient qu'effleurer les paquerettes du sentier qu'ils suivaient. Parfois, il se penchait en lui parlant, et se surprenait à admirer trop longtemps le visage aux douces lignes que coquettement elle tournait vers lui.

Tous les jours quand le temps était beau, ils allaient, à petits pas, faire un bout de promenade : tous les jours, c'était le même chemin qu'ils parcouraient, dans la même petite église qu'ils entraient, pour remercier Dieu d'avoir mis du bleu dans le ciel et du ciel dans leur cœur. Ils y étaient venus, un jour, renouveler devant Dieu, le serment qu'ils avaient fait de s'appartenir l'un à l'autre ; ils reviendraient, dans un mois, au pied du même autel, unir à jamais leurs destinées.

Comme les jours lui paraissaient lents à passer, sur le grand calendrier qu'il avait suspendu dans un coin de sa chambre ! Un mois !...... Trente jours !...... et pourquoi pas quinze, dix, quand un jour est un siècle pour celui qui a près de lui une source d'eau pure et qui ne peut y mouiller sa lèvre brûlante ; quand un jour est si long, pour celui qui sait que le bonheur est là, et qui ne peut l'atteindre ? Mais elle, la fiancée, pourquoi ne voyait-elle pas sans appréhensions, venir le jour où elle serait à lui ? Pourquoi, à plusieurs reprises, dans leur pélerinage journalier, lui avait-elle demandé d'attendre, de remettre à plus tard la réalisation de leur projet ? Et, quand il lui avait rappelé sa promesse, d'où venaient ces larmes qui avaient coulé, silencieuses, sur son visage, puisqu'elle l'aimait ? "C'est triste, je sais," disait-il, "de quitter ses parents, de sortir de la maison qui t'a vue petite, fillette et demoiselle, mais je t'aimerai tant, je t'entourerai de tant de soins, que tu regretteras moins ce que tu aimes tant aujourd'hui." Et, sûr de tenir parole, bien convaincu que son raisonnement était accepté, il avait parlé d'autre chose, pendant que séchaient les pleurs dont la vue avait failli le faire consentir à attendre.

Un jour, le devoir l'appela loin, bien loin : il dût partir pour un voyage de plusieurs jours, et quand il lui fit part de cette nouvelle, qui, lui causant tant de peine à lui, devait aussi attrister sa fiancée, elle lui dit, se faisant consolatrice à son tour, que quelques semaines seraient bientôt passées, qu'il vivrait de son souvenir, et que la fièvre des affaires calmerait les angoisses de son cœur. Oh ! comme il la trouva bonne et raisonnable, et comme il apprécia ce sacrifice qu'elle semblait faire ! Il prit sur sa lèvre un baiser, précieux talisman, et partit.

. . . .

Joyeusement, il parcourait le chemin. Déjà, il voyait la fumée monter, blanche, entre les feuilles du grand saule dont les rameaux semblaient protéger la demeure de sa promise, tel un ange étendant son aile, sur la tête d'un enfant. Il pressait le pas, sans se douter de la triste réalité. Il frappa deux coups discrets à la porte (sa manière ordinaire de s'annoncer), et apprit de la bouche de celle qui le reçut, que la jeune fille n'était plus là, qu'on l'appelait Madame, etc.

Et, depuis ce jour, l'amoureux est triste, et il comprend pourquoi sa fiancée l'a laissé, sans pleurer, aller loin, bien loin.

PAUL HYSSONS.

Montréal, 1903.

AVIS

Nous remercions avec reconnaissance les abonnés qui nous ont payé leur abonnement de deuxième année, et nous ne doutons pas que ce généreux exemple sera bientôt suivi par tous les autres.

"Le Journal de Françoise" a depuis six mois déjà commencé sa deuxième année.

A la Chapelle de la Réparation

DÉJÀ bien des faveurs signalées ont été obtenues à cette chapelle élevée à la Pointe-aux-Trembles, par des mains pieuses, en réparation des blasphèmes qui se commettent dans le monde entier. La piété des fervents, qui jamais ne se lasse, a fait de ce lieu un endroit de pélerinage maintenant fort connu et surtout très fréquenté. Il ne se passe pas de jours qu'on y aille de toutes les parties de la ville ou des environs déposer, en la pieuse et élégante chapelle de la Réparation, les vœux des cœurs purs et les soupirs des âmes reconnaissantes. Nous ne saurions recommander d'endroit plus propice et plus à la portée de tous. Comment pourrions-nous jamais parvenir à la chapelle miraculeuse de la Pointe-aux-Trembles si le Terminal ne nous en offrait toutes les facilités ? Non-seulement le Terminal passe à la Pointe-aux-Trembles, mais ses directeurs, très attentifs au bien-être et au confort des voyageurs, ont fait construire un petit embranchement qui conduit les pélerins à travers les longs champs séparant la voie ordinaire du tramway Terminal, jusqu'à la porte même de la Chapelle de la Réparation. De cette façon les malades, les enfants ou les personnes âgées peuvent entreprendre ce voyage sans craindre la fatigue d'aucune sorte. On est fort à son aise dans les tramways du Terminal, et, les conducteurs, très courtois sont prêts à aider les voyageurs de leurs renseignements et de leurs services.

Le Terminal, par son service excellent à la Pointe-aux-Trembles et au Bout de l'Ile, est devenu d'une grande popularité. Dans les beaux jours de la saison qui nous restent encore, rien ne saurait être plus agréable qu'une promenade à travers ces campagnes charmantes que longe le plus beau des fleuves, dans un espace non restreint où le bon air se meut en liberté. Le Terminal, qui entre maintenant en ville, offre aux promeneurs tous les avantages possibles. Profitons donc des beaux jours, car, ils passent si vite....

Envier quelqu'un, c'est s'avouer son inférieur.

MLLE LESPINASSE.

Une Reine des Fromages et de la Crème

(*Suite*).

—J'allais vous en demander la permission.

C'était une fraîche journée d'automne. Ils partirent, ce qui ne veut pas dire qu'ils arrivèrent vite au but. C'était à qui arrêterait Ulrique au passage pour demander conseil à la comtesse, sur la construction d'un poulailler, la transformation la plus pratique des vieilles hardes pour les enfants, etc., etc.

Gilbert suivait, l'œil pensif, ce manège d'Ulrique, si nouveau pour lui. Enfin ils arrivèrent aux sapins, et lorsque la jeune fille eût terminé sa consultation au moulin, il lui demanda de faire avec lui un petit tour sous les armes.

—Hum! —fit-elle.—Je devrais bien vite retourner à mon ouvrage.... Enfin, soit, n'êtes-vous pas mon hôte....

Ils suivirent le gracieux sentier qui serpentait sous bois.

—Vraiment, — dit brusquement Sir Gilbert, — n'avez-vous pas assez de vos propres affaires sans vous astreindre ainsi de vous occuper des niaiseries de ces paysans!

—Certes, mais je considère ces braves gens comme à moi légués par le Père Sepp. Il prenait soin d'eux. N'est-ce pas pour moi un devoir de reconnaissance envers sa mémoire d'agir comme je le fais?

—Est-ce là votre seule raison?

—Eh bien, non; je crois que ce que mon pauvre père avait coutume d'appeler mon génie pour la tyrannie y entre pour beaucoup. Il faut que je commande, que je dirige.... Et puis.....

—Et puis?.....

—Il me semble que ceux à qui a été donné l'intelligence assument, par là même, une sorte de responsabilité de leurs semblables, intellectuellement inférieurs.

Sir Gilvert releva vivement la tête et regarda Ulrique.

—Voyez-vous,—continua-t-elle,—ce serait si abominablement égoïste de ne pas essayer au moins de rendre meilleur ou plus heureux le coin du monde sur lequel on vit. Ces paysans de Glockenau, par exemple, ne savent qu'emboîter le pas à leurs devanciers. Ils ne progresseraient jamais si quelqu'un dont les vues vont plus haut que la motte de terre et le soc de la charrue ne leur montrait la voie.

—Et vous êtes de ce quelqu'un-là, je comprends, cousine.

Ils venaient d'arriver à la clairière de l'acien moulin, à cet endroit, justement, où, le lendemain de l'enterrement de son père, Ulrique était venue chercher une solitude propice au calme examen de sa douloureuse situation. Sous sa parure d'automne, ce lieu était plus délicieux que jamais et produisit à sir Sir Gilbert la plus charmante impression.

—On dirait, fit-il, —un décor de conte de fées. Ce clair soleil filtrant à travers les branches, cette brise légère qui fait à peine onduler les ramures, ces échappées de ciel bleu et de vue sur la vallée, c'est vraiment enchanteur. Et, tenez, voici, tout voisins, deux sièges moussus qui semblent inviter à la causerie.

C'étaient les deux vieilles meules du moulin enveloppées dans leur robe verte. Ils s'assirent et, levant les yeux, Ulrique vit ceux de son cousin qui l'observaient attentivement.

—Votre théorie de la responsabilité des gens intelligents est un peu déconcertante,—dit-il.—Où avez-vous pris ces idées-là?

—Je n'en sais vraiment rien. A moins que ce ne soit du Père Sepp, quoique chez lui ce fût, non l'activité de l'esprit, mais la charité du cœur qui agît. Que ne ferait-on pas avec ces deux forces réunies!

—Vous oubliez une autre force: l'argent.

—Oh! avec l'argent en plus, ce sont des miracles que l'on arriverait à produire.

—Et que penseriez-vous d'une personne qui, joignant ces trois conditions, aurait conscience de n'avoir rien fait pour rendre ses semblables meilleurs ou plus heureux?

—Je la plaindrais,—dit Ulrique simplement,—car je ne pense pas que cette personne-là puisse elle-même puisse se trouver heureuse.

—Et vous..... vous êtes heureuse?

| Oui, depuis une année que j'ai trouvé, grâce au Père Sepp, une place dans la vie, je crois pouvoir dire que je suis heureuse. J'ai cessé d'être une impossibilité et une invraisemblance, si je suis demeuré un fait isolé.

—Un fait isolé bien remarquable, en tout cas,—dit Sir Gilbert d'un air rêveur.

—Mais, —dit subitement Ulrique, —vous me faites toujours parler de moi..... Et vous?

—Oh! moi, que pourrais-je vous dire? — repondit son cousin avec un amer sourire,—vous parlerai-je des charmes douteux de la *saison* de Londres, des façons dont nous nons ingénions à perdre le temps à la campagne, des beautés présentées au dernier *drawing room*, de Lady *** ou des dettes de Lord Thringumboob, de politique ou de la dernière caricature du *Punch*, et de *Tennis* ou des régates d'Oxford et de Cambridge? Croyez-moi, laissons ces choses insipides.

—Jevoulais dire vos occupatious, les endroits où vous allez.....

—Cela ne vaut pas mieux et ce serait du grec pour

vous. Avez-vous jamais entendu parler d'un endroit appelé Hurlingham ou d'un autre appelé Lord's ?

—Non.

—Tant mieux pour vous, quant à moi, ils me sont sont odieux.

—Alors, pourquoi y allez-vous ?

—Parce que j'en ai l'habitude et que cela me deplairait beaucoup plus d'être privé de toutes ces choses qui m'horripilent.

—Ainsi, vous avez tout, fortune, position, santé...... et pourtant vous n'êtes pas heurenx !

—Aussi, je vous en prie, ma cousine, ne dérangeons pas l'équilibre artistique de l'idylle que vous vivez ici en parlant de la vie de Gilbert Nevyll et des sottes choses qui la composent. Laissez-moi, dans cette vallée enchanteresse, dans tout ce charme rustique, oublier celui qui voudrait cesser d'être Gilbert Nevyll.

—A votre gré, mon cousin. Et combien de temps comptez-vous y rester, dans cette vallée rustique ?

—Serait-ce un congé ?.....— repartit-il en riant, sa belle humeur retrouvée.—Non, n'est-ce pas ? J'ai trop haute idée de votre sens de l'hospitalité. Eh bien, en toute franchise, voilà : je n'avais pas cru venir ici pour plus de vingt-quatre heures ; mais vous ne sauriez croire à quel point ce que je vois m'intéresse à vous,..... aux modifications qu'il faut absolument apporter à votre avenir. Et je prévois qu'il me faudra un peu plus de vingt-quatre heures pour faire..... tout ce que je vois à faire.

—Si votre but est de me persuader d'accepter votre aide, dit Ulrique, en se raidissant à l'instant, — vous pouvez tout aussi bien quitter Glockenau ce soir par la diligence.

—Trop aimable ; mais je n'en ferai rien. Vous paraissez commander à toute la vallée, mais il n'en est pas de même d'un libre citoyen de la libre Angleterre. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi vous auriez le privilège exclusif de l'opiniâtreté. Souvenez-vous que nous sommes du même sang ; à l'exception d'Ernest, vous et les Minart, vous êtes les plus proches parents que j'aie au monde.

—Ernest, avez vous dit ?

—C'est le fils du pauvre George, mon frère cadet, mort il y a trois ans d'une fluxion de poitrine. Ernest, qui est mon héritier, doit se marier l'été prochain. Il n'était pas bien portant lorsque je suis parti, et malgré moi, je suis un peu inquiet sur son compte.... Mais voilà que je parle encore des Nevyll ! Ce sera la dernière fois. Pour vous, je ne demande qu'une chose : c'est que, lorsque vous me connaîtrez mieux, vous m'accordiez un peu des privilèges fraternels que je réclame comme cousin de votre père.

Ulrique, saisie par ce tour délicat, demeura muette ; il lui eût paru odieux de lui dire brutalement : non,.... mais son intraitable orgueil l'empêcha de dire gentiment : oui....

X

LA LUMIÈRE.

Sir Gilbert Nevyll ne quitta Glockenau ni le lendemain, ni les jours qui suivirent. De la présence de son cousin, Ulrique, la première émotion passée, éprouvait une profonde sensation de repos, et aussi de fierté, car elle était fière de passer à son bras dans le village. Répondant aux saluts d'un signe de tête, elle semblait dire à tous : " Vous m'avez connue seule et abandonnée..... Eh bien, voilà qui vous prouve que je ne suis pas sans appui dans le monde ! " Par les villageois, le baronet anglais fut tout de suite admis comme un fait naturel, étant donnée l'adoption tacite de la comtesse. Seule l'hôtesse du *Soleil d'Or* était émue de cette présence qui lui procurait des bénéfices absolument inespérés.

Entre les deux cousins avait commencé, dès la première heure, et se poursuivit une lutte tenace et prudente, résultant de la ferme volonté de Sir Gilbert de procurer à sa cousine un sort plus digne d'elle, et de la volonté non moins résolue d'Ulrique de refuser tout secours d'argent. Mais cette lutte était discrète et affectueuse : il l'engageait à venir en Angleterre, mais elle prétextait de son indépendance et du respect dont elle était entourée à Glockenau ; alors il proposait de prendre le bail de la ferme qu'Ulrique continuerait à exploiter, mais avec des gens pour la servir ; elle refusait en souriant, ne voulant pas profiter d'un placement qui marquait de façon trop apparente un don de la richesse à la pauvreté.

—Mais, enfin, — s'écriait-il à bout d'arguments, — vous n'êtes pas faite pour la vie que vous menez !

C'était exactement ce que lui avait dit Franzl, le fils de l'aubergiste ; mais ce qui l'avait fâchée dans la bouche du paysan sonnait agréablement, quoiqu'elle résistât, dans celle du gentilhomme. Celui-ci se désolait, car, tout en en disant rien, il souffrait réellement de voir cette créature si belle, si digne de la noblesse de son père, peiner aux rudes et grossiers travaux de cet intérieur misérable de pauvre fermière.

Un jour, il voulut tenter une expérience ; il la supplia, pour lui ê re agréable, de consentir, au moins pendant qu'ils causeraient, à laisser ses mains actives, si jolies de forme avec leurs fins poignets et leurs doigts si longs, mais à l'épiderme durci par le travail, demeurer quelques moments oisives. Il le demandait avec une si vive insistance qu'un peu surprise, elle y consentit et rejeta la pauvre harde qu'elle ravaudait. Mais, elle ne pouvait pas : malgré elle, ses mains toujours occupées cherchaient du travail.

(*A suivre*).

PAGE DES ENFANTS

Causerie

LA TOUR DE LONDRES

VOUS souvenez vous, mes petits amis, d'outre-mer, des excursions à travers la verte Albion que nous fîmes l'an dernier ? Moi, j'ai très bonne souvenance de ces moments passés avec les neveux et les nièces de Tante Ninette, et aujourd'hui je viens pour visiter avec vous, toujours sur les ailes de l'imagination, quelques monuments de la capitale de l'île des brumes que j'habite. Nous commencerons par la tour de Londres. A ce nom ne sentez vous pas votre sang se figer dans les veines? du moins, il en sera ainsi si vous avez entamé l'histoire d'Angleterre, car l'ancien édifice vers lequel notre bateau se dirige évoque plus d'un drame sanglant dans les annales de la Grande-Bretagne.

Mais voilà que nous touchons à notre destination ; nous voguons rapidement dans les eaux bourbeuses de la Tamise, et là s'élève déjà sur les bords du fleuve la silhouette de la Tour de Londres flanquée de quatre tourelles crénelées. Les sentinelles, ou plutôt pour leur donner leur vrai nom, les "beefeaters," se tiennent immobiles, la hallebarde en main, tandis que le portier fait grincer la clef dans la serrure rouillée et la porte tourne lourdement sur ses gonds pour nous livrer passage. Nous montons à la queue leu leu le petit escalier en spirale, et la première chose que le guide nous montre ce sont les joyaux de la couronne : sceptre, diadème, etc., puis, nous pénétrons dans les différentes cellules et cachots ; ne dirait-on pas que l'atmosphère humide qui fait suinter les murs noircis et couverts d'hiéroglyphes étranges, est encore toute imprégnée des soupirs des infortunés prisonniers qui passèrent ici les dernières heures de leur triste existence !

Voici le cachot de Lady Jane Grey, cette reine de 10 jours, qui mourut veuve guillotinée à l'âge de 16 ans. Elle fut la victime d'une intrigue de cour et mérite notre admiration autant que notre pitié, car élève du grand Bacon, elle savait à fond le grec et le latin et c'était en somme une femme érudite. Pourquoi ne lui fut il pas permis de vivre, ainsi qu'elle l'aurait désiré, ignorée du monde, à côté d'un mari qui l'adorait, et entourée de ses livres chéris ! !

Passons à travers ces noirs cachots où deux des épouses de Henri VIII, Anne de Boleyn et Catherine Howard, toutes deux jeunes et belles, languirent jusqu'à leur arrêt de mort pour arriver dans une toute petite cellule qui fut le théâtre d'un crime horrible. C'est ici que des assassins payés par leur infâme roi, Richard II, étouffèrent sous leurs oreillers, en 1448, le jeune roi Edouard V et son frère qui depuis ce temps sont toujours connus sous le nom de "Princes de la Tour." On les enterra sous l'escalier.

Ne croyez pas cependant que la Tour de Londres fut toujours témoin de sombres tragédies ; elle a connu aussi de glorieux jours quand elle était résidence royale et qu'on y célébrait noces et baptêmes. Toutefois, c'est avec un soupir de satisfaction que nous saluons la lumière du jour en émergeant des sombres couloirs au haut de la tour "si haut qu'on peut monter," comme chante le page dans Marlborough. Ah ! mais cela valait bien la peine de monter ! Un véritable panorama s'étend à perte de vue. Est-ce pittoresque ? Je n'ose l'affirmer, mais combien grandiose ! Nous voyons l'immense cité brumeuse et enfumée à nos pieds : un labyrinthe de constructions de toutes espèces et de toutes formes, ici et là une touffe de verdure indique la présence d'un des nombreux phares. Là-bas, les tours gothiques de Westminster Abbey et les édifices du Parlement se dessinant nettement contre le bleu ardoise d'un ciel purement Londonien, tandis qu'au loin la coupole Renaissance de Saint-Paul reflète les derniers rayons du soleil couchant...

CHRISTINE DE LINDEN.

Londres, août 1903.

A mes neveux et nièces

BONJOUR, chers amis, quel plaisir de vous revoir. Ma pensée vous a suivis bien souvent dans mes stations silencieuses au bord de la mer.

Vous voilà de nouveau revenus à la pension, mes enfants, le cœur et la tête remplis, je n'en doute pas, des meilleures résolutions. Vous êtes tout disposés à faire une année encore plus florissante que la précédente, j'en suis sûre, et malgré les défaillances et les découragements de certaines heures, — qui n'en a pas, — défaillances inhérentes à l'humaine faiblesse, vous ne vous laisserez pas abattre, vous souvenant que pour faire des hommes dans toute l'acception du mot et des femmes fortes comme le veut l'Evangile, il faut combattre toujours, combattre sans relâche à tout âge et dans toutes les situations où il a plu à la divine Providence de nous placer.

Ce courage et cette énergie ne se maintiennent pas toujours par notre seule volonté qui chancellera souvent sous le fardeau, si elle n'est pas soutenue par celui qui peut tout et qui Lui-même vous a encouragés à vous appuyer sur Lui lorsqu'il a dit un jour à ses disciples : Laissez venir à moi les petits enfants.

Malgré tout le plaisir que j'aurais à causer longuement avec vous aujourd'hui, je cède la place à votre bonne amie Mlle de Linden dont vous avez déjà été à même d'apprécier les intéressants récits ; de l'autre côté de l'Océan, elle veut bien s'occuper de ma petite famille pour qui d'ailleurs elle professe un si bienveillant intérêt. Puissent ces causeries instructives et amusantes stimuler de plus en plus votre zèle pour la Page des Enfants, votre propriété à vous, celle que vous devez travailler à orner et à embellir de tout votre pouvoir.

TANTE NINETTE.

Accommodez-vous à l'humeur des autres, sans espérer de les accommoder à la vôtre. — MME DE SÉVIGNY.

PAGE DES ENFANTS

JEUX D'ESPRIT

Enigme

En coupant ma tête, on donne le
[trépas.
C'est la méthode au moins communé-
[ment suivie,
En amputant la mienne, on me donne
[la vie
Qu'auparavant je n'avais pas.
Je suis alors un oiseau de passage
Très distingué par son plumage
On me remarque aussi dans un repas
Par mon volume et mes goûts délicats.
En me rendant ma tête on me donne
[une place ;
C'est l'argent, le vermeil, le Sèvres ou
[le Japon
Dont on a soin d'embellir ma prison,
Qui n'occupe, il est vrai, qu'un très
[petit espace,
J'ai fait naître un adage, en arrivant
[trop tard,
Lequel vulgairement s'applique à tout
[retard.
Enfin d'un pas à la démarche fière
L'on dit qu'il doit primer chez le
[Saint-Père
Dans une dignité qui tient son nom de
[moi.
Tu n'es pas envieux, lecteur, d'un
[tel emploi ?

Question mythologique

Par quel dieu la nymphe Péristère fut-elle changée en colombe… et pourquoi ?

Histoire du Canada

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Qui découvrit l'Amérique et en quelle année ? Pourquoi ne donna-t-il pas son nom à sa découverte et quel fut son rival ?

Bouquet

J'ai cueilli, chers amis, dans les beaux jardins de la campagne où je suis allée un bouquet que je me suis proposée de vous offrir à mon retour. J'ai voulu qu'il vous portât les emblêmes que voici : espérance, beauté, amabilité, paix, jeunesse et humilité. Quelles fleurs doit-il contenir ?

TANTE NINETTE.

Bébé, un gamin fort mal élevé, entre parenthèse, accourt en pleurant auprès de sa mère, pour se plaindre de sa bonne.

—Maman, dit-il, avec de grosses larmes dans la voix, Julie m'a battu.

Et maman de répondre :

—Il fallait lui rendre les coups.

—Oh ! petite mère, je les lui avais rendus avant !

Aux employées des bureaux

La succursale de la Banque Provinciale, établie chez Carsley, continue ses opérations avec succès. Nous espérons que les femmes profitent des avantages que ce nouveau comptoir leur offre avec tant de certitude. Il est souvent très ennuyeux pour des dames d'avoir à entrer dans une banque, à coudoyer tous les hommes d'affaires qui s'y trouvent toujours en foule, et souvent à attendre leur tour au guichet du payeur ou du receveur pendant des demi-heures entières. Ces inconvénients ne se rencontrent pas chez Carsley, où les clientes sont reçues par des femmes, et où dans un gentil salon, aux tapis soyeux, aux fauteuils invitants, elles peuvent traiter à leur aise des affaires les plus sérieuses, sans être incommodées ou dérangées le moins du monde.

La banque établie chez Carsley est très achalandée par les employés mêmes de ce magasin, qui y déposent avec empressement, leurs économies ou leur salaire de la semaine. Pourquoi les jeunes filles qui travaillent, ne suivraient-elles pas cet exemple ? Quand vous aurez un dollar en banque, vous en voudrez deux, et bientôt, vous aurez là, en votre nom, une jolie somme rondelette qui sera une poire contre la soif, très bonne à retrouver dans les circonstances difficiles de la vie, comme le mariage, la maladie ou le chômage

Nous ne saurions trop engager les jeunes filles qui travaillent, les sténographes, clavigraphes ou autres employées du bureau, à pratiquer l'économie et à se réserver, même aux dépens de quelques sacrifices, quelques sous de leur salaire hebdomadaire. Elles prendraient vite l'habitude de l'économie nécessaire à toute personne et surtout aux femmes qui travaillent. Mlle Skelley, la gérante de la succursale de la Banque Provinciale établie chez Carsley, donnera à toutes celles qui le désireront les informations dont elles auront besoin pour tirer le meilleur parti possible des sommes qui seront déposées à la succursale Provinciale de la maison Carsley.

Mots d'enfants

Mlle Lili a sept ans ; elle est très gentille mais très pleurnicheuse, et elle adore aller au théâtre.

—Si tu ne pleures pas jusqu'à samedi, lui dit le papa, je t'emmène voir un spectacle.

Aussi, Mlle Lili est bien sage, elle rit tout le temps.

Mais voilà qu'hier, en jouant, elle brise un bibelot de prix.

Maman gronde, et Mlle Lili verse des larmes.

—Ah dit le papa, tu as pleuré !

—Oh ! papa, j'ai pleuré, mais c'était pour rire.

***

Après avoir longtemps examiné un visiteur assis dans l'anti-chambre, le petit Toby se décide à lui adresser la parole :

—Alors, monsieur, c'est toi le coiffeur ?

—Mais non mon ami, dit le visiteur.

—Ah ! je croyais !

—Pourquoi cela ?

—Parce que papa a dit : " Encore un qui veut me raser ! "

***

La petite sœur de Toto lui a fait en jouant une éraflure au nez, et Toto ne veut pas que sa petite sœur soit grondée ; aussi, lorsque la maman demande une explication, il répond sans sourciller :

—C'est moi qui m'a mordu, petite mère !

— Comment ! mordu au nez ?… mais tu es trop petit !

—Maman, j'ai monté sur une chaise !

Dans mon vieux livre

JE viens de loin, de très loin, aujourd'hui, mesdames, occuper une petite place dans votre journal ; l'idée m'en vint "un soir d'été" en lisant de fort jolies choses, écrites par de fort jolies femmes ; il me sembla qu'elles vous plairaient aussi et ayant ouï parler à droite et à gauche, au nord et au sud du Saint-Laurent, de l'amabilité de Françoise, je demandai permission de vous faire part de mes petites études féminines, elle dit, oui, de suite, et me voilà, c'est bien simple, n'est-ce pas ?

Si vous le voulez bien, nous remonterons aujourd'hui le cours des siècles et nous parlerons pour cette fois de sainte Clotilde, l'apôtre, la fondatrice, si je puis me servir de ce mot, de la foi chrétienne dans les Gaules. De grands, de tristes souvenirs s'attachent à cette princesse célèbre dans l'Histoire par ses malheurs et dans l'Eglise par sa piété. Fille d'un roi de Burgondie, Chilpéric, elle avait vu périr sous ses yeux, son père, sa mère et ses deux frères, mis à mort par Gondebaud, son oncle ; épargnée comme par miracle, avec sa sœur Sédélinde, elle avait été entraînée à Genève, à la suite du vainqueur.

Aux pieds des mon's Jura, s'élève cette antique cité, dominée par le mont Blanc et baignant ses murailles dans un lac enchanteur. De hautes tours crénélées, une forteresse à l'aspect formidable, indiquaient la demeure royale, et c'est là, sous la tutelle sévère du meurtrier de sa famille, que s'écoula l'enfance de l'orpheline, calme, résignée, fortement attachée à la foi catholique, malgré les vexations de Gondebaud, qui professait l'arianisme. D'une taille élevée, d'une angélique beauté, d'un maintien digne et plein de majesté, la future reine des Francs, était l'idole du peuple de Genève, où sa vie pieuse et bienfaisante la faisait regarder comme une sainte, au milieu de la cour impie et licencieuse des rois de Burgondie.

Un soir de printemps, une foule de mendiants se pressait dans la cour intérieure du château, attendant l'heure où chaque dimanche après l'office du soir, Clotilde, suivie de son page, descendait vers les pauvres, ses meilleurs amis, en ce triste séjour, verser avec son aumône, les paroles consolatrices que lui dictaient son cœur aimant, mais ce soir d'avril, on remarquait un mendiant à la physionomie étrange, au teint bronzé, aux longs cheveux noirs ; il portait une soie rapiécée, une besace en lambeaux, et semblait courber à dessein sa haute taille sur un bâton noueux. Quand parut Clotilde, il tressaillit et sur ses traits se peignit une profonde admiration, elle était belle aussi la royale captive et dans toute la grâce de ses seize ans, sur son front pur, comme un charme de plus, se lisait une profonde mélancolie.

D'un geste gracieux, elle releva le voile léger qui l'enveloppait toujours et vint s'asseoir sur un banc de gazon ; tous les pauvres alors défilèrent devant elle ; tous reçoivent une pièce de monnaie ; et elle adresse à chacun de ses déshérités, quelques paroles, avec une expression de bonté ravissante. Un rayon du soleil couchant descendant du Mont Blanc, vint poser son auréole sur la jeune tête et compléter le tableau que fixait avec obstination le mendiant inconnu, qui, un seul instant, ne perdait pas de vue l'ange de charité ; pourtant il s'approcha à son tour et quand Clotilde lui remit son aumône, il déposa sur sa main un baiser respectueux en murmurant tout bas : "Noble Princesse, je ne suis pas un mendiant, mais un messager chargé près de vous, d'une mission importante, où pourrai je vous en faire part sans témoin ?"

Quel était cet étranger et que venait-il faire à la cour de Genève ? Par politique et pour entretenir des rapports amicaux avec les peuples voisins, Clovis leur envoyait souvent des ambassadeurs et c'est ainsi que plusieurs de ses officiers avaient été à la cour de Gondebaud, et tous avaient tellement loué la beauté, les vertus de la fille de Chilpéric, qu'un jour Clovis appela Aurélianus, son favori, son confident, et lui dit : "Aurélianus, tu as entendu parler du trésor que retient sous son toit le roi de Burgondie, je connais ta prudence et ton habileté, je compte sur toi pour conclure cette affaire importante, car je veux faire de la princesse Clotilde, la reine des Francs. Pars pour Genève, remets lui cet anneau de ma part, et ne reviens pas sans m'assurer du succès de ton entreprise."

Muni des instructions de Clovis et accompagné de plusieurs officiers de Soissons, Aurélianus partit ; mais comment parvenir auprès de Clotilde, obtenir son consentement, sans attirer l'attention de l'ombrageux Gondebaud, qui n'ignorait pas que l'époux de sa nièce pourrait peut-être revendiquer un jour l'héritage qu'il détenait injustement, comment parvenir jusqu'à la princesse sans éveiller les soupçons ? En route, il apprit que chaque dimanche Clotilde descendait vers les pauvres qui se pressaient à sa porte ; laissant ses compagnons dans la forêt voisine, enlevant ses riches habits, il acheta les vêtements d'un vagabond, et ainsi déguisé, il parvint sans peine à la forteresse de Genève.

Dans la grosse tour, dont le pied se baignait dans le lac, se trouvaient les appartements de la jeune fille. Arrivée là, Clotilde, fixant sur le mendiant un regard scrutateur, lui dit : "Etranger, parle sans crainte, maintenant, qui es-tu et quelle est ta mission ?"

"Noble Princesse, répondit-il, je suis Aurélianus et mon puissant maître Clovis m'envoie vers vous, pour vous demander de partager son trône et de devenir la reine des Francs."

A ces mots, Clotilde ne peut réprimer un mouvement de surprise, une vive rougeur couvre son front : "Comment veux-tu étranger que je croie à ta parole ?" Voici mes preuves, répondit le Gaulois se redressant avec fierté, et tirant de sa poitrine un anneau d'or, il le remet à Clotilde ; sur cet anneau, au milieu des diamants, étaient gravés le portrait et le nom de Clovis, c'est ainsi que se faisaient dans les Gaules les propositions de mariage. A cette vue, le doute n'était plus possible et pourtant la captive hésitait, le Roi des Francs n'était pas chrétien et que deviendrait-elle dans une cour idolâtre ; mille pensées, mille souvenirs traversent son esprit, Clovis est païen, mais il est favorable aux évêques catholiques et laisse à ses sujets entière liberté d'exercer leur religion, et saint Rémi, dans un langage prophétique, ne lui a-t-il point dit de se préparer à une grande destinée, que la Providence veillait sur elle,.... est-ce

donc là cet'e grandeur future? Joignant les mains, elle lève les yeux au Ciel, d'où peut seul lui venir la lumière et répond à Aurélianus, ce qu'il doit dire au roi son Maître. " Dites-lui que si Dieu l'ordonne, j'obéirai. Prenez pour vous ces cent sous d'or, retournez à Soissons. Remettez à Clovis cet anneau en échange du sien, dites-lui d'envoyer au plus vite des ambassadeurs à mon oncle, qu'il se hâte de conclure cette affaire, le temps presse, plus tard, vous connaîtrez combien vous devez vous hâter. D'un geste plein de grâce, Clotilde congédie le messager qui venait de lui donner avec son nom et ses titres, l'explication de son déguisement ; restée seule, elle courut s'enfermer dans son oratoire, où longtemps, l'orpheline pria Dieu d'être son guide, dans la voie qui s'ouvrait devant elle.

Pendant ce temps, le mendiant se hâte de regagner la forêt voisine, où attendent inquiets les officiers gaulois. Mais la nuit était venue et craignant de s'égarer, Aurélianus, épuisé de fatigue, résolut d'attendre le jour ; s'asseyant au pied d'un arbre, il s'endort bientôt profondément, après avoir déposé près de lui, la besace où était caché l'anneau de Clotilde ; à son réveil, grande fut sa surprise et sa douleur, la besace était disparue ; il se hâta de rejoindre sa troupe et leur annonça le bon succès de sa mission et son triste dénouement. Que dirait Clovis, quelle foi ajouterait-il à ses paroles sans l'anneau de Clotilde Sur le champ, ils se décidèrent à battre la forêt en tous sens, à trouver coûte que coûte le ravisseur ; après plusieurs heures de recherches infructueuses, ils aperçurent au loin un mendiant, portant sur ses épaules la besace d'Aurélianus. L'entourer le dépouiller et trouver le précieux bijou, fut l'affaire d'un instant ; alors, par l'ordre d'Aurélianus, les soldats, armés de verges, attachèrent à un arbre le malheureux, qui sous les coups, ne fut plus bientôt qu'une masse ensanglantée. Après cette barbare punition, la troupe se hâte d'atteindre Soissons, là où elle sait que Clovis attend avec impatience.

A quelques jours de là, Aurélianus rentrait au palais et remettait à Clovis l'anneau de Clotilde, comme preuve du succès de sa mission, en lui faisant jusque dans ses moindres détails, le récit de son voyage.

Clovis ravi félicita son envoyé et, appelant sur le champ les principaux officiers de sa cour, il leur ordonna de se mettre immédiatement en route pour Genève et de demander à Gondebaud, la main de la fille de Chilpéric pour lui Clovis, Roi des Francs : " Dites-lui, leur dit-il, que je serai heureux de resserrer les liens qui unissent les royaumes de France et de Burgondie, et qu'il peut compter sur ma reconnaissance ; portez à la princesse, ce sou d'or et ce denier d'argent et exprimez-lui mon impatience de la voir bientôt régner sur le trône de France.

Au terme de la loi salique, l'homme achète la femme de son choix, là est l'explication du sou d'or et du denier d'argent, envoyé par Clovis à la jeune fiancée

Au point du jour, l'ambassade chargée de riches cadeaux et de minutieuses instructions partit pour Genève, où elle arriva deux semaines plus tard. Conduit immédiatement auprès du roi, l'officier gaulois de haute stature et de regard imposant, demanda solennellement à Gondebaud la main de sa nièce, laissant clairement entendre que son refus lui attirerait la haine de Clovis et que terrible serait son ressentiment. Gondebaud, surpris par cette demande à laquelle il ne s'attendait guère, hésita à répondre, fit demander Clotilde, qui donna de suite son consentement et en présence de l'assemblée entière, dit qu'elle acquiesçait au projet de Clovis ; cette réponse mit fin aux hésitations de Gondebaud et le départ fut décidé. L'orpheline reçut alors les adieux et les félicitations de la cour de Genève, félicitations froides et mondaines, n'allant point au cœur de celle qui n'était préoccupée que d'une chose : que serait sa vie de reine chez un roi et un peuple païens.

Enfin le jour du départ arriva, Clotilde monta sur une basterne, espèce de chariot, très lourd, traîné par quatre bœufs, aux cornes enguirlandées de fleurs, des officiers à cheval, entouraient la voiture, ornée d'oriflammes aux couleurs de France et de Burgondie, et c'est ainsi qu'à petites journées s'avançait le cortège royal, arrêté souvent dans sa marche, par les pauvres, les malheureux, qui, perdant en Clotilde leur bienfaitrice, voulaient lui dire un dernier adieu.

Depuis cinq jours, la fiancée du Roi des Francs avait quitté Genève et n'avait plus qu'une vingtaine de milles à parcourir avant d'atteindre la frontière, quand tout à coup apparut couvert de poussière, un officier Burgonde, attaché à Clotilde depuis son enfance ; cet officier apportait la terrifiante nouvelle, qu'un détachement de soldats, sous les ordres d'Aridianus, était lancé à la poursuite du cortège, le roi se repentant de son consentement et voulant à tout prix reprendre sa prisonnière. Que s'était-il donc passé et quelle influence néfaste s'exerçait encore contre Clotilde sur Gondebaud? Nous l'avons vu, un Romain était le favori de Clovis, un autre Romain nommé Aridianus était celui de Gondebaud ; d'abord catholique, il était devenu arien par ambition, et malgré tous ses efforts, n'ayant pu obtenir de la fille de Chilpéric, qu'elle renonçât à sa foi, il lui avait voué une haine implacable et souvent à la cour de Genève, l'orpheline avait souffert des persécutions dues à l'influence du Romain.

Envoyé en mission diplomatique à Constantinople, il avait appris en entrant dans la capitale, l'événement important de la demande de Clovis et du départ de Clotilde. Dissimulant sa rage sous les dehors de l'intérêt qu'il portait à son maître, il alla immédiatement lui représenter le danger auquel il s'exposait en laissant sa nièce monter sur le trône de Clovis : " Prince, dit-il, qu'avez-vous fait? Quoi, la princesse Clotilde est passée dans le camp du chef Gaulois! Avez-vous oublié, seigneur, qu'elle est d'une race qui ne pardonne pas ; ici, dans votre palais, avec des pauvres pour courtisans, elle osait vous braver, que sera-ce quand devenue Reine des Gaules, elle demandera à Clovis vengeance pour son père et sa mère égorgés sous ses yeux. Ah! je tremble et ne prévois que trop les maux qui bientôt vont fondre sur votre royaume " Gondebaud, ébranlé, répondit qu'il était trop tard, qu'il se repentait sincèrement d'avoir si tôt donné un consentement, qui serait la cause de tant de

malheurs ; c'est alors qu'Aridianus offrit de se mettre à la poursuite de la fugitive et de la ramener morte ou vive à Genève.

Clotilde, après avoir entendu le récit de son fidèle serviteur, descendit de la basterne et se tournant vers les officiers gaulois : "Vous voyez maintenant, dit-elle, pourquoi j'avais dit à votre maître de se hâter, le retour d'Aridianus devait changer le cœur du roi ; je vais monter à cheval avec deux d'entre vous, le Dieu que je sers saura me protéger. Vous resterez en arrière, et pour vous défendre, vous savez quel parti prendre." Quelques instants après les chevaux, lancés au galop, dans un tourbillon de poussière, faisaient disparaître à l'horizon la jeune amazone et ses fidèles écuyers ; alors pour ralentir la marche d'Aridianus, les Gaulois, avec rage, allumèrent l'incendie sur toute la route, forêts, villages, masures, tout devint brasier et forcément empêchait les soldats de Gondebaud d'atteindre leur proie. Quand Aridianus parvint à la frontière, Clotilde avait déjà reçu les témoignages d'affection et les acclamations de la foule venue à sa rencontre ; cette ville qui acclamait la première la fiancée de Clovis, était Augustobona, aujourd'hui Troyes. A peine dans ses murs, Clotilde descend de cheval et suivie de nombreux chrétiens entre dans une église rendre gloire au Seigneur de sa délivrance.

Clovis averti du danger, qu'avait couru sa fiancée, avait quitté Soissons pour aller précipitamment à sa rencontre, et c'est avec une joie que partage toute sa cour, qu'il apprend à Villaricum que le cortège est en vue de la ville ; réunissant ses officiers en grande tenue de parade, il se dirige vers le chemin où bientôt apparaît la basterne, sur laquelle ne flotte plus les oriflammes de la Burgondie.

Clotilde, brillamment vêtue, lui apparaît comme une vision angélique, elle est là, lui souriant, et le fier conquérant s'incline et sent en son cœur que rien désormais ne pourra rompre la chaîne qui le lie à cette ravissante créature. On se dirigea alors vers Soissons, toute pavoisée aux couleurs nationales et où, pendant huit jours, on célébra dans des festins de toutes sortes, les fiançailles de Clovis, Roi des Francs.

C'était vers l'an 492 de l'ère chrétienne.

MARCELLE BAILLY.

Bloc-Notes

J'ai eu loisir, dernièrement, de profiter de la nouvelle voie qui relie la côte sud à celle du nord, c'est-à-dire, la Rivière-Ouelle à la Malbaie, et je tiens à en exprimer tout haut ma vive satisfaction. D'ailleurs, je ne fais que joindre ma voix au concert unanime louant son efficacité. Longtemps ce projet avait été espéré, caressé, longtemps il dut rester à l'état de rêve ; mais aujourd'hui son succès est si bon, si complet, qu'il prend tout le monde par surprise, et qu'il faut essayer soi-même la route nouvelle pour se convaincre d'une réalité aussi utile qu'elle était désirable.

Déjà malgré le peu de réclames faites en sa faveur, cette voie de transport est fort achalandée et les Américains surtout ne se lassent pas d'en vanter les avantages. Songez qu'elle abrège de douze heures les communications entre la Malbaie et New-York, et que le fameux axiôme de nos frères de la grande République : *time is money*, se trouve par là même mis en action d'une manière frappante.

Un voyageur qui faisait avec moi la traversée entre la Malbaie et Saint-Denis, racontait qu'une affaire urgente l'appelant à Albany (N.-Y.), il avait quitté la Malbaie un vendredi à six heures du soir et que le lendemain, samedi, il descendait à Albany vers les trois heures de l'après-midi. Avouons que c'est superbe.

Pour ma part, je trouve éminemment satisfaisant de partir de Montréal le matin et de me trouver à la Malbaie avant que le soleil soit entièrement couché. Véritablement, ce moyen rapide de communication est une bonne œuvre pour laquelle il convient de féliciter les deux députés, l'honorable M. Carroll, le représentant du comte de Kamouraska, et celui du comté de Charlevoix, M. Chs Angers, qui travaillent si grandement et d'une façon si efficace au développement de la division électorale confiée à leur mandat, et au bon accommodement de tous.

La ligne de raccordement entre la rive sud et la rive nord ne manquera pas d'augmenter d'une façon sensible le trafic et le nombre des passagers du chemin de fer de l'Intercolonial. Voilà, ce me semble, une perspective consolante et dédommageante contre les empiètements—si empiètements, il y a,—du Grand-Tronc-Pacifique.

Ce pauvre Intercolonial ! Je serais marrie qu'il lui arrivât quelque mal. Il m'a promenée tant de fois depuis Halifax et Sydney jusqu'à son terminus, que je conserve beaucoup d'estime pour les fauteuils rembourrés de ses convois. Et puis, il a toujours eu la bonne fortune de s'attacher des surintendants sympathiques, M. A. R. Mcdonald d'abord, M. J. W. Dubé ensuite, qui n'ont pas peu contribué à rendre son parcours agréable.

M. Dubé m'a assurée de son bon vouloir constant envers les journalistes. Ceci indique que le surintendant actuel est un homme d'esprit, et, je puis l'assurer à mon tour, qu'avec de si obligeantes dispositions, il ne rencontrera chez les chevaliers de la plume, que les meilleures appréciations possibles.

* * *

Je sais que je vais causer à un des abonnés du JOURNAL DE FRANÇOISE, M. l'abbé Lavoie, une très flatteuse surprise, en lui disant que j'ai retrouvé dans *La Parole Française*, revue de Mme Adam, (Juliette Lambert) la plus grande partie du discours qu'il a fait à Rimouski, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste.

Voici les commentaires que fait à ce sujet la distinguée femme de lettres :

"Avec quelle émotion fraternelle avons-nous applaudi aux résistances des Canadiens français refusant de substituer un autre drapeau au drapeau tricolore comme emblème national.

"Le discours de M. l'abbé Lavoie, prononcé à Rimouski, est admirable. L'âme de notre race y tressaille, y palpite, et rien d'étranger n'est entré dans les sentiments, ni dans les expressions qui glorifient notre tant aimé et commun drapeau."

Suit ici une partie du discours de M. l'abbé Lavoie à laquelle Mme Adam ajoute : "Il faudrait pouvoir tout citer."

* * *

Félicitations cordiales et empressées à une collègue charmante, Mlle Circé, (Colombine) nommée bibliothécaire à la bibliothèque technique qui vient de se fonder dans notre ville.

On ne pouvait reconnaître plus tangiblement les connaissances et le mérite d'une de nos meilleures femmes de lettres.

FRANÇOISE.